

LE
PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON



ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2^{fr} »
 SIX MOIS. 4 »
 UN AN. 8 »

M^{lle} RENÉE RICHARD

DE L'OPÉRA COMIQUE



M^{lle} Renée Richard, la cantatrice de l'Opéra est née à Cherbourg le 12 mars 1858. Elle entra au Conservatoire dans la classe de Roger pour le chant et dans celle d'Obin pour la déclamation lyrique; elle en sortit à l'âge de dix-neuf ans après avoir obtenu les deux premiers grands prix.

M. Halanzier, alors directeur de l'Académie de musique, l'engagea immédiatement; elle débuta le 17 octobre 1877, dans *Léonore de la Favorite*. La belle voix de contralto de M^{lle} Richard qui rappelait celle de l'Albani, produisit un effet immense. Elle chanta également *Catarina de la Reine de Chypre*, puis aborda, au mois de septembre 1878, *Fidès du Prophète*. M^{lle} Richard a toutes les qualités qui font les grandes artistes. Elle chanta aussi la reine d'*Hamlet*, *Glycère de Sapho* et *Magdalena de Rigoletto*.

Elle créa sur notre première scène lyrique: *Amnérís de Aïda*, *Ascanio de Françoise de Rimini* et *Anna de Beleyne de Henri VIII*. Une des qualités dominantes du talent de M^{lle} Richard est la grande justesse de son chant. Elle devait créer à l'Opéra *Jeanne Scozzone de Benvenuto Cellini* de M. Saint-Saëns, mais MM. Ritt et Gailhard n'ayant pas pu la retenir à la fin de son engagement, elle partit pour la Russie au mois de septembre 1889.

M^{lle} René Richard fait maintenant partie de l'excellente troupe de l'Opéra-Comique.

Sommaire

M ^{lle} Renée Richard (de l'Opéra-Comique)	LA RÉDACTION
Causerie	LUCIEN.
Echos artistiques	P. B.
Nos Théâtres	X.
Anniversaire (poésie)	A. MICHEL.
Le Tapis	Tony D'ULMES.
Chant d'Amour de la Chatelaine (poésie)	DE BOUCHAUD.
Paradoxes	E. DREVETON.
La Lyre éternelle (poésie)	J. APPLETON.
Petits papiers d'un homme d'aujourd'hui	CH. FUSTER.
Bulletin financier	X

CAUSERIE

On annonce la mort, à Paris, de M. Carpier, qui fut — il y a une trentaine d'années — directeur des théâtres municipaux.

Ce fut un bien étrange directeur. Il n'avait qu'une unique préoccupation, celle de vivre le plus agréablement possible. Quand le menu de son dîner l'avait satisfait, il ne pouvait pas admettre que le public ne fût pas content de lui.

On comprend que le théâtre avec un pareil directeur allait à la diable. Il arriva, ce qui devait fatalement arriver: le public mécontent se fâcha un beau jour et fit du tapage. Les représentations orageuses succédaient aux représentations orageuses et l'Administration, pour mettre fin à un désordre qui allait croissant, dut résilier avec ce directeur fantaisiste.

M. Carpier était en train de faire un dîner fin au café Doré quand il apprit la résolution prise contre lui.

Il ne s'en émut guère, et ne perdit pas — comme on dit — un seul coup de dent. Son dîner achevé, il alluma un cigare pour faciliter sa digestion, rentra tranquillement chez lui, donna l'ordre à son domestique de préparer sa malle, et le soir même, installé dans un coupé, il prenait le train pour Paris, sans se préoccuper autrement de la situation embrouillée qu'il laissait derrière lui.

Comment se dénoua cette situation? Je ne me le rappelle plus. Je crois cependant que la faillite ne fut pas déclarée, et comme il arrive toujours, en pareil cas, les artistes se mirent en société pour achever la saison.

Le nom de M. Carpier m'a remis en mémoire une représentation qui eut lieu sous sa direction, et qui est bien la représentation la plus fantastique à laquelle j'ai assisté dans ma longue carrière de critique.

On donnait *Gaëtana* d'Edmond About.

Cette pièce, qui n'était pas plus mauvaise qu'une autre, avait été représentée à Paris, où elle avait fourni à la jeunesse libérale des écoles le prétexte d'une démonstration contre son auteur, auquel on reprochait de fréquenter les salons de la princesse Mathilde et du prince Napoléon.

Gaëtana avait été si outrageusement sifflée à l'Odéon, que la première représentation n'avait pas pu avoir un lendemain. Edmond About voulut en appeler au public de province du jugement qui visait non l'écrivain — dont nul ne contestait la valeur — mais ses opinions politiques.

L'auteur de *Gaëtana* s'adressa à M. Carpier pour tenter l'aventure et ce dernier s'empressa d'accepter en prévision d'une bonne recette à encaisser, la pièce n'eût-elle — comme à Paris — qu'une seule représentation.

Je n'ai pas le souvenir d'une salle bondée comme l'était le Grand-Théâtre le soir de la représentation de *Gaëtana*. Chacun — c'est le cas de le dire — avait dû prendre sa place d'assaut. Bien avant le lever du rideau, on avait, par l'agitation du public, le pressentiment qu'une rude bataille allait s'engager; la plupart des spectateurs s'étaient munis d'instruments tapageurs; sifflets, cornes à bouquin, trompettes, cors de chasse, etc. En attendant, chacun essayait son instrument au milieu d'éclats de rire.

La toile se lève, c'est alors un concert infernal dont rien ne peut donner une idée, aux sons stridents des instruments se mêlent les cris de tous les animaux de la création, le tapage est tel qu'il est impossible d'entendre une seule des paroles prononcées par les acteurs en scène, qui entrent, sortent, gesticulent et produisent l'effet de muets exécutant une pantomime.

Les opposants sont incontestablement en majorité, mais les quelques partisans d'About, qui ne peuvent songer un seul instant à écraser les sifflets sous leurs bravos, se sont armés de projectiles qu'ils font pleuvoir sur leurs adversaires. Parmi ces projectiles figurent des œufs: et vous voyez la situation ridicule d'un cocodès de l'orchestre recevant sur le plastron immaculé de sa chemise un œuf qui s'y écrase.

Rien ne lasse les opposants, et pendant deux heures, sans un relâche d'une seule minute, le tapage se poursuit.

Pendant ce temps la pièce est jouée, quand

je dis jouée je me trompe, car les acteurs se rendant compte qu'aucune de leurs paroles n'arrivent au public, parlent en scène de leurs petites affaires, se bornant simplement à entrer et à sortir, d'après les indications de leurs rôles, pour donner ainsi par leur mimique l'illusion d'une représentation.

Je pénètre dans les coulisses, où je trouve les artistes effarés, ne sachant trop comme tout cela finirait.

M. Campocasso — aujourd'hui directeur de l'Opéra, alors secrétaire de M. Carpier, — se démène comme un beau diable, il interpelle tout le monde pour qu'on se hâte, et donne des ordres pour que le rideau baissé, se relève quelques minutes après sur l'acte qui suit.

Je veux lui adresser la parole, il m'envoie d'un geste à tous les diables et s'échappe pour crier: « Au rideau ! ».

Quelques instants après, comme le rideau vient de tomber, M. Campocasso s'approche de moi. Il a repris son calme et, le sourire sur les lèvres, me tend la main :

— Maintenant — me dit-il — je suis tout à vous. Causons.

Je lui demande alors pourquoi il m'a reçu d'une si brusque façon.

— Pourquoi? Mais tout simplement parce que j'avais à sauver la recette.

Et comme il voit à l'expression de mon visage que je ne comprends goutte :

— Connaissez-vous, poursuit-il, les règlements qui régissent les théâtres? Non. Je vous apprendrai donc qu'un article de ces règlements porte que lorsqu'un théâtre est évacué pour un motif quelconque, avant que trois actes soient joués, on doit rembourser à chaque spectateur le prix de sa place; mais que si, au contraire, trois actes sont joués, la recette appartient au directeur. Le rideau vient de tomber sur le troisième acte de *Gaëtana*, donc la recette nous appartient.

Pendant notre conversation on jouait — de la façon dont je l'ai dit — le quatrième acte de *Gaëtana*, et le charivari continuait de plus belle.

— Que le public fasse maintenant ce qu'il voudra, me dit en souriant M. Campocasso, je m'en fiche, « j'ai sauvé la caisse ».

J'ai assisté dans ma vie, à l'époque des débuts, à des soirées bien orageuses, comme celle par exemple, à laquelle M. Raphaël Félix dut sous un costume d'emprunt, se sauver pour ne pas être jeté au Rhône, mais je n'en ai jamais vu de pareille à celle dont la mort de M. Carpier a évoqué le souvenir dans mon esprit et que je viens de raconter.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Après le *Théâtre Réaliste* — dont l'odyssée s'est terminée en police correctionnelle — Paris a eu le *Théâtre Eclectique*, qui a pris l'engagement de représenter en deux fois, à trois jours d'intervalle, des œuvres de genres tout différents.

Le programme des soirées d'inauguration du *Théâtre Eclectique* s'est efforcé de tenir les promesses faites en annonçant successivement: *Cœurs humains*, pièce en quatre actes, d'un anonyme; *Noce bourgeoise*, un acte, de MM. Léon Rictor et Ernest Raynaud; l'*Élève*,

trois tableaux, de MM. Faure et Nour; la *Dispute des Couleurs*, un acte, en vers, de M. André Chadourne.

« Jamais deux sans trois » dit le proverbe, un nouveau théâtre dont le besoin ne se faisait pas vivement sentir, vient d'être fondé par M. Gaston Fortis: le *Théâtre Idéaliste*!

Il ouvrira ses portes avec *Excelsior*, drame en cinq actes, de M. Léonce de Larmandie.

A quand le *Théâtre Spiritualiste*, et surtout à quand le *Théâtre Spirituel*?

**

On n'a pas oublié que M. Jules Claretie avait eu un moment l'idée de transporter en province la troupe de la Comédie-Française, son répertoire, ses costumes et même quelques-uns de ses décors, pour y donner des représentations classiques.

Devant certaines difficultés matérielles, M. Claretie avait abandonné son projet.

Notre confrère, M. Raoul Canivet, l'a repris et a soumis à l'administration tout un programme de théâtre ambulant formé avec des éléments pris dans les théâtres subventionnés. MM. Adolphe Aderer et Delilia seraient les collaborateurs de M. Canivet dans cette entreprise.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts n'a pas encore fait connaître sa réponse.

**

Nos artistes. — Le Casino de la Villa des Fleurs, à Aix, publie la liste des artistes engagés pour la saison d'opéra.

Parmi ces artistes, dont la plupart appartiennent à l'opéra et à l'opéra-comique, nous remarquons les suivants :

MM. Alvarez, Noté, Bourgeois, Hyacinthe, M^{lles} Janssen et Armand.

**

Les Anglais ne peuvent plus rien nous reprocher. Comme nous, ils ont un répertoire de café-concert et leurs étoiles acclamées par la foule. Si nous possédons Yvette Guilbert et Aimée Eymard, ils ont miss Latty-Collins; si nous avons la *Botteuse*, le *Père la Victoire* et les *Quatre étudiants*, ils ont, eux, le fameux « Ta-ra-ra boom de ay ».

Que signifient ces six syllabes? Rien, absolument rien, et c'est ce qui en fait le grand succès. Du reste, les couplets rivalisent d'insenséisme avec le refrain.

Voici la traduction du premier couplet de cette *scie* populaire :

Voyez ici la timide
De tout courage elle est vide!
Tellement craintive et peureuse
Trouvez-vous qu'elle est heureuse?
Elle est toujours si prudente
Qu'en ce moment où elle chante
Elle aurait envie de pleurer
Si elle n'allait pas danser
Ta-ra-ra boom de ay (ter).

La musique vaut la chanson, cinq ou six notes piquées lancées à pleine voix, très vite. Et cet air, on le chante, on le susurre, on le fredonne sans cesse; c'est une véritable obsession. *Ta-ra-ra boom* va être traduit en japonais, en allemand, en serbe, en indou, en canaque. Cela fait fureur en ce moment.

Et savez-vous combien gagne miss Latty-Collins?

Plus de mille francs par jour!
Elle chante le *Ta-ra-ra boom de ay* dans trois music-halls différents, chaque soir.

**

Le musée de Mozart, à Salzbourg, vient d'hériter d'une relique précieuse.

C'est une montre enrichie de brillants ayant appartenu à Mozart et portant sur la boîte en émail le portrait de l'impératrice Marie-Thérèse. Elle a été léguée par clause testamentaire au musée, avec tous les documents à l'appui, par M. Ignace Pfeffer, de Budapest.

Mozart avait quinze ans lorsque cette montre

lui fut offerte par Marie-Thérèse, en récompense d'une « sérénade théâtrale » en deux actes, intitulée *Ascanio à l'île d'Albe*, qu'il composa à Milan en septembre 1771, sur la demande de la souveraine et à l'occasion des noces de l'archiduc Ferdinand et de la princesse Marie-Béatrice de Modène, noces qui furent célébrées le 17 octobre de la même année.

**

LA MUSIQUE EN COULEURS. — Un éditeur d'Amsterdam vient d'avoir l'idée d'appliquer ce procédé à huit fugues de Bach, extraites du *Clavecin bien tempéré*. La notation colorée, les couleurs variant avec chaque membre de la phrase musicale, le sujet, le contre-sujet, les réponses, les artifices, etc., ont chacun leur couleur spéciale. Le lecteur peut suivre ainsi avec plus de facilité les pérégrinations des sujets à travers le labyrinthe des combinaisons contrapontiques.

**

UN PLEBISCITE MUSICAL. — La *Revue du Foyer* a récemment prié ses nombreux lecteurs de lui désigner les dix grands opéras qu'ils préféreraient.

Voici les opéras désignés et le nombre de suffrages donnés à chacun d'eux :

1° Les Huguenots.....	507
2° Faust.....	587
3° Guillaume Tell.....	534
4° La Juive.....	405
5° Robert.....	363
6° L'Africaine.....	344
7° Le Prophète.....	264
8° Lohengrin.....	234
9° Sigurd.....	174
10° La Favorite.....	164

Venaient ensuite: Le Trouvère, 402; Hamlet, 94; Lucie de Lamermoor, 59; Don Juan, 48; la Muette de Portici, 43, etc., etc.

Tannhauser n'étant encore qu'imparfaitement connu du public n'a pu être plébiscité.

Nous constatons que la présente enquête fait triompher le vieux répertoire.

**

ROSES D'ANTAN. — Voici l'âge de quelques-unes de nos plus célèbres artistes, dont la plupart sont maintenant retirées du théâtre :

M^{mes} Dorus-Gras, 87 ans; Cornélie Falcon, 80 ans; Augustine Duverger, 76 ans; Arnould Plessis, 73 ans; Anais Fargueil, 73 ans; Viardot, 71 ans; Eugénie Doche, 71 ans; Aline Duval, 69 ans; Elise Denain, 69 ans; Scrivaneck, 68 ans; Augustine Brohan, 68 ans; Eugénie Saint-Marc, Naptal-Arnault, Chéri Lesueur et Marie-Laurent, 66 ans; Judith Bernard-Derosne, 65 ans; Carvalho, 65 ans; Ugalde, 63 ans; Lia Félix, 62 ans; Suzanne Lagier, Maria Favart, Madeleine Brohan et Hortense Schneider, 59 ans; Pasca, Louise Périga, 57 ans; Jane Essler, 56 ans; Marie Delaporte, Thérèse, 55 ans; Victoria Lafontaine et Ernestine Desclausas, 52 ans.

P. B.



Il y a peu de choses à dire de nos théâtres dont le programme de spectacle ne varie pas.

Tandis que, en effet, au Grand-Théâtre on chante invariablement *Tannhauser* auquel les *Mousquetaires au Couvent* font d'agréables lendemains; au théâtre des Célestins le *Voyage de Suzette* tient imperturbablement l'affiche.

A cette époque de l'année les théâtres ont à lutter souvent contre un ennemi redoutable qu'il leur est difficile de vaincre : la chaleur. Il est certain que lorsqu'il fait un beau temps on est plus disposé à faire une agréable promenade qu'à s'enfermer dans une salle de spectacle.

Cette année, les directeurs sont favorisés, car les soirées sont très fraîches, et la température dans les théâtres est très supportable. Le plaisir qu'on a d'assister à la représentation n'est point compromis. Aussi les spectateurs sont-ils fort nombreux dans nos théâtres, et à chaque représentation de *Tannhäuser* la salle est absolument comble. Il est fort regrettable que, par suite de la fin de la saison théâtrale, les représentations du magnifique opéra de Wagner soient interrompues, elles auraient pu se prolonger encore longtemps, car *Tannhäuser* obtient un succès considérable. Ce succès, *Tannhäuser* le retrouvera au début de la saison prochaine.

Aux Célestins le *Voyage de Suzette* continue à faire de belles recettes. Cette amusante pièce est jouée par tous les artistes avec un entrain endiablé, la scène de la pantomime dans un cirque est toujours celle qui produit le plus d'effet : elle est étourdissante.

Je ne dis rien de la représentation *Par le Glaive*, drame de M. Richepin, joué au Théâtre-Bellecour par une troupe de tournée. Le grand défaut de cette pièce est de ne pas en être une. De magnifiques vers ne sauraient remplacer une action dramatique : au théâtre il faut avant tout, faire du théâtre. M. Richepin est un poète de grande envergure, mais il n'est pas un auteur dramatique.

X...

ANNIVERSAIRE

A l'Aimée.

Je suis triste, et tu veux savoir pourquoi, Mignonne,
— Est-ce, parce qu'aux bois désertés et jaunés,
La bise a mis à nu les rameaux et les nids,
Parce qu'un soleil pâle au ciel moins bleu rayonne ?

Mon cœur bat-il moins fort, parce que c'est l'automne ?
Mes baisers n'ont-ils plus les charmes infinis
Que tu chantais, naguère, au temps des jours bénis ?
Est-ce que dans ta main plus ma main ne frissonne ?...

— Enfant, chasse ce doute et calme ton émoi,
Car, je le sais, ton cœur est toujours bien à moi,
Et si je suis pensif et triste de la sorte,

C'est qu'un souvenir né par delà le cercueil
Monte à moi, ravivé par la nature en deuil :
A l'automne passé, ma bonne mère est morte.

A. MICHEL
de Grenoble.

LE TAPIS

C'était la première fois que je me fourvoyais là. Je suis un honnête jeune homme qui va uniquement dans les endroits fréquentés par ses pareils. Je remplis avec conscience un emploi de gratte-papier au ministère des finances. Mes camarades me considèrent comme un infatigable travailleur — et non sans raison.

L'année dernière, j'ai construit deux comédies, trois vaudevilles, une revue et un drame en cinq actes et treize tableaux. Cette année, je médite d'extraire un opéra-comique des Contes de la reine de Navarre, et c'est là l'innocent motif qui me conduisit à la bibliothèque.

Pas gai, l'endroit ! Une salle longue, démesurément, qui le paraissait davantage encore,

grâce à son défaut d'élévation. Une teinte grise uniforme, gris les murs, gris le plafond où des araignées, à l'instar des grands magasins, étalaient deux expositions de tissus légers, grise la lumière qui se devinait à travers les carreaux mal débarbouillés, grise enfin la poussière soulevée en petits nuages qui auréolait les cheveux gris des rares lecteurs. Ajoutez à cela un fumet de parchemin à faire venir l'eau à la bouche d'un rat et un silence à se croire au jour décrit dans l'apocalypse où « tout sera ténébres et silence » et vous aurez une idée approximative du local.

A l'entrée, un comptoir. Au comptoir, le maître de céans. Barbe de fleuve, dents jaunes qui s'étaient ébréchées à ronger des aliments coriaces, teint de dyspeptique, une façon de juif-errant goutteux coiffé de l'inévitable calotte de velours, qui est à proprement parler le caput du savant.

Ce respectable vieillard me regarda de travers, ne flairant pas une pratique, et d'un signe de tête revêche, me désigna une place à la table qui allongeait à perte de vue son invariable tapis vert.

Peu nombreux et peu joyeux les habitués ! Quelques misérables épaves du siècle dernier groupées au même coin par cet instinct qui pousse les hommes à se rapprocher, parfaitement muets d'ailleurs.

A ma gauche, une vieille culotte de peau en retraite plongée dans la lecture de : « L'Uniforme depuis la création, » avec planches colorées.

En face, un monsieur austère dont les favoris indiscrets disaient assez la profession, était venu se récréer d'une heure de sommeil en sortant de l'audience. Droit sur sa chaise, les lèvres entr'ouvertes en un sourire de raillerie douce, les paupières baissées comme pour la réflexion, il dormait majestueusement en homme qui sait dormir.

Une mouche se posa sur son vénérable nez. Il ouvrit aussitôt les yeux, des yeux clairs au regard métallique qui devaient ignorer le premier étonnement du réveil, et d'un geste lent, étendit la main, et puis, avec une égale pondération de mouvement, la porta à l'endroit chatouillé, en une pantomime expressive qui signifiait : « Je suis la justice et je frappe le coupable. » Ah ! bien ouïche ! la mouche s'était sauvée avec un petit bourdonnement impertinent que je traduisis : « Et moi je suis le coupable qui se moque de la justice. » Il y avait là toute une comédie symbolique.

A côté de mon magistrat, une dame qui vit son printemps verdier au temps où j'errai dans les limbes, lisait en poussant de navrants soupirs : « Les Régions inexplorées de l'Afrique. » Sans nul doute, quelque intrépide émule de Stanley prête à se dévouer à l'humanité en allant approvisionner les anthropophages de bifsteaks maigres.

Cette pensée m'impressionna et je commençai les Contes de la reine de Navarre.

A ce moment, un long grincement vint troubler l'austère silence du lieu — c'était la porte qui s'ouvrait. Je levai les yeux et que vis-je ? Une chose singulière, imprévue, une anomalie, une tache, une discordance, je vis une jeune fille, vêtue avec simplicité, mais non sans élégance et suivie d'une façon de duègne.

Elle entra délibérément avec un air d'habituée, prit le siège vide à ma gauche, indiqua une place à la duègne, attira à elle un énorme bouquin aux dehors négligés et crasseux et se mit à le feuilleter avec une extrême attention. Je glissai un regard curieux d'abord vers le livre qui portait ce titre engageant : « L'Art oriental depuis ses origines, illustré, » ensuite vers le profil de la liseuse. Ni sévère, ni classique, mais du plus pur parisien — et charmant par-dessus le marché. Teint très blanc, très velouté, une auréole de cheveux blonds, des rondeurs de baby et une oreille, quelle oreille ! petite jusqu'à l'in vraisemblance, roulée avec une élégance rare, délicatement teintée comme ces porcelaines anglaises qui ont l'air

de feuilles de rose solidifiées, avec un lobe d'une nuance plus vive, gras, satiné, écrin douillé où se nichait une perle fine. Elle m'agaçait, cette oreille, elle me donnait des tentations mauvaises, ma parole ! C'est indécemment de venir lire l'Art oriental dans une bibliothèque maussade quand on a une oreille comme celle-là !

Et pour ne plus la voir, je retournai aux Contes de la reine de Navarre. Mais ne voilà-t-il pas qu'un parfum subtil pénétrant jusqu'à faire oublier l'odeur du parchemin flottant en la salle me vint taquiner les narines et inciter toutes sortes de pensées frivoles. En même temps le froissement continu et léger des pages feuilletées par des petits doigts prestes m'empêchait de suivre les récits de Marguerite.

Bientôt le bruit cessa. Doucement, ma voisine avait tourné la tête de mon côté et, sans changer d'un point mon attitude studieuse, je sentis un regard qui se glissait, timide, sur ma cravate, reluquait mon col, effleurait ma moustache, montait avec plus d'assurance le long de mon nez, et se posait, confiant, sur mon sourcil...

Une pensée malicieuse me traversa l'esprit. Je levai les yeux sans crier gare et vous pinçai l'indiscret qui s'effara et bien vite se baissa sur l'Art oriental, mais pas assez vite pour que je n'ai pu surprendre son rayon bleu.

En un instant, elle haussa de cent pieds dans mon estime. Encouragé par la bienveillante inattention de mes voisins et le magistral sommeil du grave vieillard, je m'apprêtais à lui adresser la parole — oh ! très poliment, quand un obstacle formidable vint intimider mon courage — Je veux parler de la duègne. Elle n'avait pas l'air commode, cette duègne, elle avait même l'air étonnamment grincheux — même pour une duègne. La froide résolution du regard qu'elle fixa sur moi me donna la chair de poule. Si bien que partagé entre une tentation et un péril, je songai à cette ressource du sage, la fuite.

L'instant d'après je tirai ma révérence à l'amphytrion qui ne daigna pas soulever sa respectable calotte de velours en mon honneur.

**

Ce n'est pas une raison parce qu'on remplit les devoirs de sa conscience pour négliger ceux de la société. Le soir même, je me rendis au bal de M^{me} R...

— Venez, mon cher, que je vous présente à ma nièce, me dit la maîtresse de la maison.

Je fis un plongeon du meilleur goût et me trouvai nez à nez avec une oreille — il ne pouvait exister qu'une oreille semblable... ou plutôt deux oreilles semblables, et elles appartenaient à mon inconnue de la Bibliothèque.

C'était elle, en effet, mais décoletée, sans livre poussiéreux et surtout sans duègne.

Une imperceptible rougeur me montra que j'étais reconnu et un gracieux sourire m'insinua que cette reconnaissance n'avait rien de déplaisant.

Elle daigna m'accorder une valse, deux valses, trois valses. Encouragé par ses faveurs je songais à satisfaire ma curiosité.

— Mademoiselle, lui dis-je, depuis ce matin, il est une pensée qui me torture ; permettez-moi de vous la dire. Vous qui êtes si jeune et si charmante, qu'avez-vous besoin de lire l'Art oriental ?

Du bout de son éventail, elle me menaça.

— Vous êtes un indiscret d'avoir regardé le titre de mon livre et vous mériteriez qu'on ne vous réponde pas... mais je suis bonne. Je ne lisais pas, je cherchais un dessin pour un tapis oriental que je veux broder.

— Oh ! merci ! m'écriai-je en saisissant sa main qu'elle retira sans trop de hâte. Merci ! c'est un poids de moins que j'ai sur le cœur !

— A mon tour, une question, fit-elle ; c'est juste ! Pourquoi étiez-vous à la Bibliothèque ? Vous n'avez pourtant pas l'air d'un jeune homme sérieux ?

CHOCOLAT FRANÇON

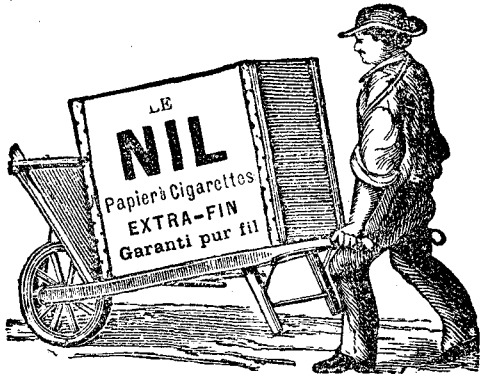
AU LACTOPHOSPHATE DE CHAUX ET A LA KOLA

Par son rôle essentiel dans la formation des os et son action stimulante de la nutrition, le lactophosphate de chaux est le meilleur reconstituant.

Directement assimilable par les voies digestives, il n'occasionne, à l'encontre des autres préparations de phosphates, ni constipation, ni maux d'estomac.

Ces avantages, associés à ceux de la Kola, le tonique par excellence du système nerveux et du cœur, font du Chocolat Françon l'arme préférée des médecins pour combattre maladies des os, tuberculose, chloro-anémie, palpitations, escoufflement, épuisement nerveux.

Dépôt général, Pharmacie Françon, Lyon, place Bellecour, 21, et bonnes pharmacies. Prix : 3^{fr}50 la boîte; poste, 30 c. en sus (franco par 2 boîtes).



DANS TOUS LES BUREAUX DE TABAC

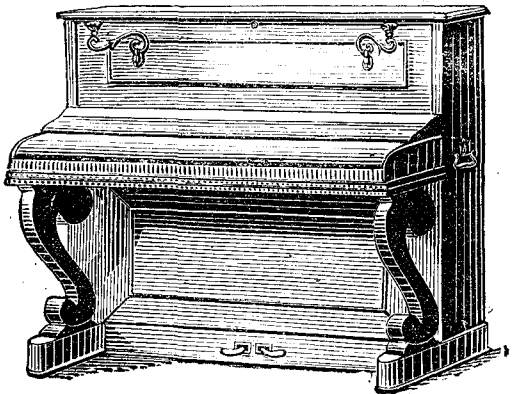
Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.

NIL cartonné (fabrication spéciale), 200 feuilles 10 c.

Adrien Rey

17, rue de la République, à Lyon

MAISON DE CONFIANCE, FONDÉE EN 1807



La Maison a toujours en Magasin un choix considérable de PIANOS DES MANUFACTURES

Pleyel

Henri Herz

H France & Co

Erard

J. Marcus

Eleké, etc., etc.

NEUFS & D'OCCASION

Meilleur marché que partout ailleurs

Envoi franco du Catalogue Illustré, donnant l'énumération de tous les Pianos d'occasion avec leurs prix véritables.

A. D. G. Liché R. Sédaro

— Je cherchais le sujet d'un opéra-comique.

Vous voyez que nous étions faits pour nous entendre. Et nous nous entendimes si bien que le mois d'après, je lui passais au doigt la bague des fiançailles.

Un jour elle m'apporta une chatoyante étoffe constellée de croissants.

— C'est mon tapis oriental, me dit-elle, Gardez-le en souvenir de notre première rencontre.

* * *

Il est dans mon bureau, sur une table incrustée de nacre, un tapis dont l'étoffe est usée, dont les couleurs sont ternies, si bien que vous avez paru surpris de me voir, moi si calme d'ordinaire, tempêter contre le domestique maladroit qui l'avait taché en renversant un encrier. Ne vous étonnez plus : c'est le tapis qu'elle avait fait pour moi.

Tony d'ULMES,
de Versailles.

CHANT D'AMOUR DE LA CHATELAINE

Dans la nuit sereine où brille la lune,
J'attends mon Seigneur aux beaux cheveux blonds;
Le vieux château luit dans sa masse brune
Dominant la plaine et les mamelons.

Près de la poterne, au chemin de ronde
Résonne le pas de l'archer guetteur;
Au pied des remparts l'eau rapide gronde
Et le couvre-feu sonne avec lenteur.

J'attends mon Seigneur et mon cœur bat vite.
Quand je lui vouai mon âme et ma foi:
« Chère, me dit-il, mince est mon mérite
« Bien que vous daigniez m'élire pour roi.

« Mais par Dieu ! je fais le serment insigne
« De vous protéger contre tout péril;
« Je me donne à vous et point ne forlignie;
« A vous je serai jusque dans l'exil. »

Et ses yeux charmants me rendaient rêveuse,
Et je répétais les mots enchantés
Que me murmurait sa bouche riieuse
Dans les tièdes soirs des brûlants étés.

Et comme un beau lys voici que mon âme
S'ouvrit confiante à l'aube d'amour.
Sur nos cœurs passa la divine flamme
Rendant lumineux le plus sombre jour.

Et, ce fut au temps admirable, à l'heure
Où mon beau Seigneur me fit ses aveux.
De félicité je ris et je pleure.
Son affection combla tous mes vœux.

J'ai posé ce soir, un blanc diadème
Sur mon front qui va s'offrir aux baisers
Du doux fiancé, du charmeur que j'aime,
Au devant de lui volent mes pensers.

Et je crois là-bas entendre la route
Rétentir sous le galop d'un cheval;
C'est mon Chevalier qui vient : plus de doute.
Salut, bien aimé, salut, mon féal !

Que le pont-levis devant toi se baisse.
L'autel est paré. Dieu va nous bénir.
O mon noble époux, que tout soit en liesse :
Car notre bonheur ne peut pas finir.

Pierre de BOUCHAUD.

PARADOXES

Assis tous les deux, sur la terrasse d'un grand café du boulevard, mon ami Peyronnet et moi, nous causions.

Nous causions de mille choses, de nos farces de collège, de nos fredaines de jeunesse, de l'Exposition qui venait de fermer ses portes, de la pluie et du beau temps, que sais-je ? Tout nous était motif à discussion.

Peyronnet, avec son éternel binocle dans l'œil, suivait tous les passants, hommes et femmes, de ce regard fixe propre aux myopes,

qui s'attache aux détails l'un après l'autre et n'enveloppe pas l'ensemble, du premier coup, comme le regard large du presbyte. Peyronnet semblait lorgner tous ces gens qui nous étaient inconnus avec une expression d'intérêt qui m'étonna.

— Qu'est-ce que tu as donc à regarder ainsi les passants ?

— Au fait, tu ne sais pas, c'est une de mes marottes.

— D'examiner le monde comme si tu étais de la police.

— Oui, j'ai la curiosité, une curiosité insatiable, de connaître la vie des autres, de saisir, sur leurs visages ou dans leurs intérieurs, leurs secrets les plus intimes, de pénétrer au fond de leurs âmes et de leurs chambres à coucher, non pas pour satisfaire ce plaisir mesquin et vil du bourgeois qui ne s'intéresse aux affaires du voisin que pour s'en faire un thème à conversations banales ou pour pouvoir plus facilement le déchirer à belles dents. Ma curiosité est plus haute, plus philosophique, si je puis m'exprimer ainsi. Je regarde dans la vie du prochain parce que la Vie est le spectacle le plus amusant que je connaisse. Comment ! il est encore, dans cette fin de siècle, des individus assez naïfs pour s'intéresser à un personnage de roman ou de comédie qui ressemble à un homme en chair et en os, comme la lune ressemble au soleil, et on ne s'intéresserait pas à tous ces êtres, dont pas un seul n'est pareil à un autre, qui passent près de nous, qui nous coudoient dans la rue, qui vivent sous nos toits, mangent à nos tables, courtisent nos femmes, commettent les mêmes turpitudes que nous, partagent nos marottes et nos opinions et brûlent de passions semblables aux nôtres, qui vivent enfin notre vie — la Vie Réelle !... Je sais bien qu'il est assez difficile de saisir les ridicules du premier monsieur venu, les vices nombreux et les rares vertus du boutiquier d'en face qui vous offre un cigare et sa fille en mariage — tandis qu'au théâtre les traits principaux sont toujours marqués à l'encre rouge, que les personnages, comme des automates, y sont d'une seule pièce, taillés sur un patron uniforme, compréhensibles pour tous, même pour les petites filles qui sortent de la laïque, et que la pensée intime qui les fait mouvoir est aussi grosse qu'un câble transatlantique. Mais c'est justement cette difficulté de lire dans le visage des autres, de pénétrer dans leurs cerveaux, de s'expliquer le mobile de leurs actions presque toujours incohérentes, qui me séduit, moi, qui séduit tous ceux qui éprouvent ce désir ardent de connaître, autant qu'il est possible, la nature humaine. Voilà pourquoi je m'intéresse à tous les mortels qui, sans s'en douter, viennent poser devant mon objectif.

Le spectacle de la Vie est rudement amusant, je le répète, et je n'en connais aucun qui le vaille. Aussi je ne lis plus un roman, je ne mets plus les pieds au théâtre. A quoi bon ? Y trouverais-je ce que je cherche ?... C'est à peine si je fais une exception en faveur de Balzac, ce curieux insatiable, ce sondeur de consciences, ce génial déchiffreur d'énigmes, dont je viens de commander pour moi une édition spéciale, royalement luxueuse. Quant à ces messieurs, les réalistes, les naturalistes, les impressionnistes, les symbolistes, et autres fumistes, je les mets tous dans le même sac, car ce n'est que la monnaie de billon de ce louis resplendissant... Tiens, je m'emballe, c'est un tort. Ce n'est pas leur faute à eux, ils sont peut-être de bonne foi, et l'Art est impuissant à rendre exactement, réellement, la Réalité. Sans doute l'homme qui s'acharne à noter ses sentiments et ses sensations sur du papier blanc, les déforme, en les notant, leur fait perdre aussitôt leur intensité justement parce qu'il cherche à les noter. Alors, à quoi bon ? à quoi bon ?...

N'est-ce pas la prétention la plus saine, la plus insensée, la plus risible, la plus cocasse que celle de vouloir reproduire ce qui ne peut être reproduit ?

Ne vaut-il pas mieux pêcher à la ligne, collectionner les timbres-poste et compter, par les nuits sereines, les étoiles éparpillées au Firmament? Ne vaut-il pas mieux chercher un endroit frais, sous les feuillages mollement agités par la brise, au bord d'une source qui gazouille sa chanson agreste, et là, dans la paix balsamique des campagnes solitaires, sur l'herbe molle, au milieu du parfum des fleurs et de la gaieté pépiante des rossignols, nonchalamment s'étendre, fumer des cigarettes d'Orient évocatrices des paradisiaques rêveries, et ne plus penser à rien, oublier, dans cet alanguissement de l'âme et du corps, son propriétaire et nos institutions, sa belle-mère et la littérature? Cette occupation si noble qu'un bourgeois ne pourra jamais comprendre, n'est-elle pas mille fois supérieure à la besogne insipide du gratte-papier qui, dans son coin, un schall sur les genoux et une calotte de velours sur sa tête chauve, rongé par la gastralgie, convaincu, le pauvre hère! de sa mission sociale, avec le sérieux d'un gamin qui confectionne une échelle pour aller décrocher la lune, tandis que sa femme, confidente de ses ambitions ridicules, le trompe avec son meilleur ami, s'efforce de noter, avec des mots qui ne font rien voir du tout, ses liliputiennes observations toujours admirablement fausses?

Oui, moi qui n'ai jamais écrit une seule ligne, ce dont je me glorifie à la face du Créateur, mais qui, jadis, aimais tant la littérature, je la hais maintenant d'une haine farouche, d'une haine furieuse d'amant trompé par sa maîtresse. La couverture jaune, bleue ou saumon des livres étalés dans les vitrines des libraires me donne des nausées; j'ai envie chaque fois de vomir; une affiche de théâtre me fait hurler. On a beau faire, on a beau essayer de la galvaniser par de nouvelles théories aussi jeunes que le monde, la littérature est finie; elle est condamnée à rabâcher les mêmes sornettes, éternellement, comme une vieille dont le nez coule et dont le menton branle, et qui radote.

Sais-tu ce qui pourrait la rajeunir, la littérature? Ce serait de rassembler tout ce qui a été écrit, depuis le divin Homère jusqu'à M. Tardempion, et de le faire flamber, tandis qu'autour de ce vaste autodafé libérateur des esprits, nous danserions en nous tenant la main, comme les pères sur la montagne le soir de la Saint-Jean, une ronde enthousiaste. Alors on pourrait peut-être recommencer à noircir du papier. On écrirait la biographie générale des individualités. Chaque roman ne serait que l'histoire minutieuse d'un homme depuis son premier vagissement jusqu'à son dernier râle. On les prendrait tous, car tous nos semblables sont intéressants à étudier à la loupe, prince ou fossoyeur, député ou vidangeur, financier ou capucin, acteur ou pâtissier, officier ou dentiste, fanatique ou incrédule, philanthrope ou assassin, peu importe, mais particulièrement les humbles, les deshérités, tous ces pauvres diables qui se bousculent au pied de l'échelle sociale sans pouvoir en gravir le premier degré.

En attendant l'Erostrate futur, je n'ouvre jamais les livres subtils et maléfiques de nos modernes petits écrivains dont l'impuissance n'a d'égale, dit-on, que l'outrecuidance, et dont la lecture vous crisper les nerfs comme un archet qui grince. Pourtant si, par hasard — il faut tout prévoir — je venais à éprouver de nouveau l'impérieux besoin de piquer une tête dans cet océan boueux de choses écrites, c'est dans la littérature des concierges que je me plongerais, dans ces romans imbéciles et nauséux qui font les délices des bandagistes glabres et des charcutiers bedonnants, de tous les naïfs qui croient encore — les heureux mortels! — que c'est arrivé. Mais je ne crois pas me dégrader à ce point, descendre jamais jusqu'à ce degré honteux d'abrutissement, car j'ai là, à ma portée, à toute heure du jour, un vrai bouquin, et tapé celui-là... regarde!

Et d'un geste large, presque solennel, Peyronnet, la figure rayonnante, montra à mes yeux soudain éblouis les êtres et les choses qui

grouillaient devant nous, splendides, comme enveloppés de gloire dans la poussière d'or de l'Astre à son coucher.

Il se tut un instant, puis il reprit avec encore plus d'animation :

Et moi qui déteste la vapeur, l'électricité, le téléphone, toutes ces inventions infernales qui suppriment les distances sous l'absurde prétexte de mettre les villes, les provinces, les peuples, les continents en rapport direct, moi qui ne prends le train qu'à mon corps défendant, qui regrette les cochers antiques, les pataches Laffite et Gaillard dont m'entretint plus d'une fois mon aïeul paternel, tout ce qui avait jadis de la couleur et du pittoresque, les beffrois et les prises d'armes, les poternes et les monastères dont la cloche tinte mélancoliquement dans la nuit sombre, les enlèvements et les duels à mort, en plein midi, les revenants et les sorcières, les échelles de soie et les dagues de Tolède, les bûchers qui emplissent l'air d'une odeur âcre de chair humaine, les gibets qui se dressent, menaçants au coin des routes et où se balancent mollement des squelettes, les pélerins avec leurs longues robes brunes qui frappent à la porte des manoirs, les damoiselles, suivies de jeunes pages aux cheveux bouclés, sur leurs blancs palefrois, les cors qui claironnent glorieusement l'hallali, au crépuscule, dans les bois pleins de mystérieux chuchotements, les trouvères dans les salles à ogive, les ermites dans leurs solitudes, les mandrins qui vous happent la bourse — sinon la vie — au passage, moi qui regrette tout cela, tout ce qui fut jadis et qui n'est plus hélas! moi qui ai vécu sans nul doute dans la peau brunie de quelque troubadour moyenâgeux — je me suis pourtant, ne pouvant faire autrement, arrangé de la vie moderne si étriquée et si plate. Comme tout le monde maintenant porte des redingotes funèbres et des chapeaux hauts de forme lugubres, comme les bourgeois ne comprennent plus les manteaux que l'on rejette fièrement sur l'épaule, les feutres à plume, les bottes à revers, et les culottes courtes, et les boutons métalliques qui brillent, comme des soleils, dans le dos, je ne prends pas garde à l'accoutrement de mes contemporains; leur costume uniformément semblable ne m'intéresse pas. Je n'étudie que les visages qui ne mentent pas ainsi que des habits neufs enveloppant des misères; ces visages où les vices, où les passions ont gravé, comme la griffe d'une bête fauve, leur indélébile empreinte. Ce que j'écoute aussi avec ravissement, avec une voluptueuse dilatation, ce sont les conversations générales où se révèle dans toute sa splendeur la platitude d'aspirations, la banalité crasse d'idées de l'humanité vieillie désormais incapable de s'élever d'un coup d'ailes dans l'azur et d'atteindre aux sublimes Chimères qu'enfantèrent les imaginations croyantes des hommes d'autrefois...

Et cependant je les aime tous ces grotesques, tous ces fous, tous ces criminels, parce qu'ils sont mes acteurs ordinaires et que je m'imagine, sans trop d'effort, dans mon égoïsme raffiné de dilettante, que c'est pour moi, pour moi seul, qu'ils jouent leur éternelle comédie.

Je m'attendris sur eux en songeant à la Force mystérieuse qui les entraîne, les pousse, et leur fait verser, dans la solitude des nuits insomniales, tant de vraies larmes. Je voudrais avoir du bonheur plein les mains et le leur jeter, comme on jette des gros sous à l'acrobate qui se tord sur sa couverture, au milieu de la place, pour les récompenser, les pauvres, du plaisir ou de l'émotion qu'ils ont suscité en mon âme.

Et, durant de longues heures flâneuses, de ma croisée — cette loge du spectacle gratuit de la rue — je les contemple, ces hommes et ces femmes, ces vieux et ces adolescents, ces repus et ces faméliques, tous ces inconnus qui se hâtent qui courent, affolés, à leurs affaires ou à leurs plaisirs, ou après la pièce de cent sous qui, le soir, fera bouillir le pot — vers la mort qui les guette, embusquée comme une gueuse ignoble, au coin du premier carrefour. Ce spec-

TOUS PHOTOGRAPHES

Le Directeur de la maison de la *Photographie Populaire* met en vente des Appareils photographiques défiant toute concurrence par leur rapidité. 1/20^m de seconde suffit, monture noyer, soufflets toile, et tous les accessoires, produits nécessaires :

N° 0, 1/2 × 9 4 fr. 50
N° 1, avec soufflets, 6 1/2 × 9 . . . 9 fr.
N° 2, 9 × 12 17 fr.
N° 3, 13 × 18 32 fr.

Envoi contre mandat-poste au Directeur de la *Photographie Populaire*, 61, rue des Boulets, sauf pour le n° 0 et 1, le port en plus.

DÉPURATIF AMÉRICAIN

du Dr Mauritz BROWN

Employé avec succès contre **Rhumatismes, Maladies de la peau (Eczémas, Boutons, Rougeurs, etc.)**, suite de maladies contagieuses et toutes celles causées par un vice quelconque du sang.

Il est agréable au goût, ne fatigue jamais l'estomac et se prend en toutes saisons.

Dépôt pour Lyon : **Pharmacie CHILDEBERT**, rue Childebert, 17.

AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — *Prix modérés.*

M^{lle} BOUYGOU

Rue Confort, 14, au 3^{me}



CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Élixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noct. et repas de Corps.

Photographie CAVAROC

6, rue Victor-Hugo, 6

PRÈS BELLECOUR

o PRIX o

6 Cartes ordinaires 2^f75

12 Cartes ordinaires..... 5^f00

6 Cartes émaillées ou satinées.. 5^f00

2 Cartes émaillées ou satinées 18^f00

PLACEMENT DE TOUT REPOS

à 10 % l'an

Obligations Foncières

Remboursables en 1894, à 500 fr., produisant un intérêt annuel de 37^f50 parfaitement assuré. Notice envoyée gratuitement sur demande. Ecrire à MM. CAMAU et Cie, banquiers, 18, rue Labruyère, Paris.

VERMOREL

A VILLEFRANCHE (Rhône)

350 premiers Prix et Médailles. — Décoration du Mérite Agricole.

PULVÉRISATEUR «ÉCLAIR»

contre le MILDIOU
et la Maladie des Pommes de terre



Eclair, n° 1.. 40 fr.

Eclair, n° 2.. 30 fr.

LA TORPILLE

(de 1892)

Nouvelle Soufreuse

DEMANDER LES TARIFS

DÉPOT A LYON :

Chez MM. RIVOIRE père et fils, 46, rue d'Algérie.

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : E. MAUGUIN

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'ÉVIAN-LES-BAINS (Source CACHAT), en bonbonnes de 10 et 25 litres.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

tacle effrayant, comme un tableau dantesque, dans sa réalité sombre, ne vaut-il pas un drame de Dumas ou une comédie d'Augier? Alors, parfois, intéressé tout à fait, ému jusque dans le tréfonds de l'âme, saisi, captivé, troublé jusque dans les moelles, je descends et je me mêle à la foule anonyme pour me sentir ballotté dans ses flots ondoyants, emporté dans son courant vertigineux. Et des silhouettes étranges, comiques ou épouvantablement tragiques, entrevues d'un coup d'œil, comme à la lueur sinistre d'un éclair, s'évoquent ainsi que des visions blafardes de rêve... et des mots frappent mon oreille, des mots révélateurs... Et je vieillis sans regret, trouvant malgré les tristesses et les déboires auxquels nul n'échappe ici-bas, car je n'ai aucune ambition, car je n'ouvre aucun journal, car je ne me dérange jamais pour aller jeter, dans une urne électorale, le nom de quelque saltimbanque...

Quelle heure est-il?... Si nous prenions l'absinthe... c'est encore ce que je trouve de mieux dans le progrès.

E. DREVETON.

LA LYRE ÉTERNELLE

A Ernest Chebrouc.

Puisque la Raison morne, en dépit de nos plaintes, Proscrit l'enivrement des sons et des parfums, Puisque l'homme, affranchi des illusions saintes, Porte le deuil navré de ses espoirs défunts ;

Puisqu'aucun rêve tendre, à l'heure des souffrances, Ne vient plus adoucir nos maux toujours accrus ; Puisque les Dieux s'en vont avec les Espérances Rejoindre dans l'oubli les printemps disparus ;

Puisque la Raison règne, implacable et muette, Méprisant l'Art divin et le rythme immortel, Il ne sera pas dit que l'encens du poète Ait jamais parfumé son sacrilège autel.

Elle règne, elle frappe ; et, morts sous ses atteintes, Nos astres vont, sans but, dans la nuit des hivers ; Mais tu rallumeras les étoiles éteintes, Poète, à la lueur qui jaillit d'un beau vers.

Les hommes te croiront, car tu crois en ta cause ; Pour aimer, pour prier, pour lutter, pour punir, Tu sauras chanter, sûr de ton apothéose Qui brillera demain dans le juste avenir.

Tu diras : « C'est en vain qu'on te proclame auguste, O Raison ; c'est en vain que ton culte grandit : Les peuples, mesurés sur ton lit de Procuste, Sortiront mutilés de ton temple maudit.

« Que leur donneras-tu ? Pas même l'assurance De découvrir enfin sous ses voiles épais La sainte Vérité ; pas même l'espérance, Qui rend la douleur douce et fait mourir en paix.

« Dans les brumes du Nord ou sous le ciel attique, Grâce à toi, l'homme ira se briser sur l'écueil Du que sais-je ? éternel que le penseur sceptique Jette comme un sarcasme à six mille ans d'orgueil.

« Mais nous, toujours vivants parmi les races mortes, Pour bercer et guérir les humaines douleurs, Nous recueillons, au fond de nos cœurs aux cent Le silence des nuits et le parfum des fleurs. [portes,

« Puis, nous versons en baume aux âmes attentives Un nectar qu'à l'Olympe on croirait dérobé ; Et nos vers vont, pareils aux rivières plaintives Qui chantent sous les bois, quand le soir est tombé.

« A d'autres nous laissons la recherche inféconde Qu'entreprennent l'orgueil et la témérité, Car nous sommes venus pour enseigner au monde Qu'hors le rêve et l'amour, tout n'est que vanité.

« Pour nous les serviteurs des cultes qu'on méprise, Qu'importe que de Dieu la Raison doute encor ? Nous entendons sa voix dans le chant de la brise, Et nous lisons son nom dans les étoiles d'or.

« Au sophiste qui dit le bonheur impossible, La vertu ridicule et le mal triomphant, C'est assez d'opposer la réponse invincible D'un rayon de soleil, d'un sourire d'enfant.

« Chantons donc ! et faisons, à travers nos mêlées, En vers gais ou plaintifs, éclatants ou discrets, Passer dans la kasbah les Mauresques voilées, Ou chanter les muphtis du haut des minarets.

« A l'ombre des grands bois ou sous l'humble charmil-Dictons aux amoureux leurs serments éternels, [le, Ou montrons, sous le toit où grandit la famille, Les enfants suspendus aux baisers paternels.

« Ainsi donc, ô Raison, des biens dont tu nous sèves Nous ferons, malgré toi, d'abondantes moissons ; Et tant qu'avec amour se chercheront les lèvres, L'homme à tous nos échos redira nos chansons.

« Quand ta voix couvrirait notre plainte amoureuse, Quand ton souffle éteindrait notre flambeau pâli, Quand ta main jetterait, enfin victorieuse, Sur le dernier poète un lourd manteau d'oubli ;

« Quand même l'implacable et morne destinée Voudrait, bouleversant l'avenir à son gré, Que la Lyre aux sept voix pendit, abandonnée, Aux branches d'un grand chêne ou d'un saule exploré ;

« Alors, pour renouer nos anciennes discordes, La Nature ferait un héroïque effort, Et, sous l'aile du vent qui passe dans ses cordes, La Lyre chanterait pour pleurer notre mort ! »

Jean APPLETON.

PETITS PAPIERS D'UN HOMME D'AUJOURD'HUI

L'immuable beauté.

Je ne sais pas s'il est bonheur plus lyrique, plus pure et plus chaude ivresse qu'une promenade, là, sur la grève, en pleine dune, avec la pleine mer, le plein ciel, et les innombrables baisers du vent passant à travers la lumière !

On est seul, et on vit double. Ni rétrécissement mondain, ni attitude, ni conversation, rien de discordant ou de futile. Le sable crie sous vos pieds ; autour de vous, la dune embrasée crépite ; la brise du large pénètre jusqu'à votre chair ; seules, des voiles, lointaines ou rapprochées, vous indiquent l'heure : on ne se sent plus vivre, — et c'est alors qu'on vit.

Puis, ce qu'on a devant soi, immense ligne grise, blonde, ou d'un vert glauque moucheté de taches blanches, — ces vagues, cette écume, ces ressacs et ces houles, cet infini, c'est quelque chose qui a existé toujours. Mieux que le Parthénon, les Pyramides ou Notre-Dame, c'est la beauté, ni changeante, ni périssable, — la beauté absolue. Cela dut apparaître aux premiers hommes comme cela se montre à nous, avec les mêmes colères, la même sérénité, des aspects et des caprices tout pareils. Phéniciens ou Grecs, Gaulois ou Romains, Celtes, Normands, ou Barbares de toutes sortes, tous ont vu cela du même regard. Pas un pli de l'horizon n'a bougé ; la dune les a toujours, ses grands silences brusquement secoués par la bourrasque ; les mêmes plantes maigres s'y étioient, le même sable y vole en poussière, et l'épave de demain, débris d'ancre ou poutre rongée, — ressemblera à celle d'hier.

Mais surtout, surtout, l'immensité a toujours les mêmes chatolements les mêmes rudesses ; carthagoises ou athéniennes, les barques y devaient flir, avec leurs ailes d'oiseaux blancs ou roux, tout comme y glissent, aujourd'hui, les barques des pêcheurs du Crotoy.

Rien n'a changé, que nous, et, encore, avons-nous changé ? Nous le voulons croire. Cela flatte l'orgueil des vaniteux, qui se disent plus érudits que leurs grands-pères, — et la tristesse des misanthropes, qui concluent à la déchéance de leur race. Peut-être n'existe-t-il ni déchéance, ni progrès ; peut-être le cœur et l'esprit humains ne se sont-ils pas modifiés, même d'une façon insaisissable ; et, il y a quatre ou cinq mille ans, sur cette même grève où le flux montait, peut-être un homme a-t-il pensé ce que je pense, évoqué, lui aussi, de lointains aïeux, et rêvé d'éternité devant celle de la mer.

Seulement il est mort ; des milliards d'autres

sont morts après lui ; rien n'en demeure plus, et la grande tourmentée bat encore ou caresse la même plage, y pousse ses flots, les en retire, sans se rappeler ce que j'aurai dit auprès d'elle, plein d'une émotion étrange, prosterné devant la durée, l'infini et la beauté.

Charles FUSTER.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

L'approche de la liquidation amène des rachats de vendeurs qui ne veulent pas avoir à payer un déport, plus ou moins élevé ; on justifie la hausse qui s'est produite aujourd'hui par le fait de ces liquidations anticipées.

Le 3 % s'est avancé de 96,82 à 96 à 90 ; le 3 % nouveau de 96,85 à 96,95 ; l'Amortissable de 97,52 à 97,65, et le 4 1/2 de 105,77 à 105,80.

Le Crédit foncier passe de 1182,50 à 1186,25 ; la Banque de Paris cote 608,75 ; le Crédit Lyonnais se traite à 761,25 dernier cours, et reprise de 1,25 sur hier.

Le Suez clôture à 2795 fr.

Les Fonds étrangers sont en général bien tenus.

L'Italien a monté de 25 c. à 89,20 ; le Turc clôture à 19,87 ; la Banque ottomane à 558,75.

L'Extérieur passe de 58 1/2 à 58 13/16.

Le Portugais a baissé de 1/8 à 27 1/16.

Le Hongrois se tient à 93 1/2. Les Russes sont fermes.

En Banque, le Rio a repris de 10 fr. à 398,75. La Morena a des transactions suivies à 119 fr.

Au Comptant, les actions de la Société des Immeubles de France, poursuivent leur mouvement de reprise à 472 et 474 fr.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Gustave Geffroy : La Vigne gelée, chronique. — Une nouvelle catastrophe. — Edouard Drumont : Ravachol en cour d'assises. — I. Tourgueneff : Ivan Soukhikh, histoire de la semaine. — Charles Laurent : Jules Guesde, les socialistes. — Jules Renard : Le Moineau. — Charles Yriarte : Le peintre Raffet. — Vigné d'Octon : Les noires guerrières au Dahomey. — Emile Richebourg : Le Million du père Raclot, roman. — Victor Hugo : Waterloo, récit de bataille. — Edison : La future guerre. — Jean Carrère : Entretien avec Emile Zola sur le socialisme, actualité. — Anatole France : La Semaine littéraire. — Albert Pavilly : La Semaine dramatique. — Fix : La Semaine fantaisiste. — Le Chercheur : Le Tour du Monde. — Une Parisienne : La Vie mondaine.

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr. Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriot, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

L. Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION

PHYSIQUE POPULAIRE

Par Emile DESBEAUX,

Lauréat de l'Institut.

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un Livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La **Physique populaire** de M. EMILE DESBEAUX vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les *Mystères* dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la *vie des choses*.

La **Physique populaire** est le quatrième volume de la *Bibliothèque* fondée par Camille Flammarion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les diverses applications de l'Energie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Energie électrique, l'Energie lumineuse, l'Energie calorifique, merveilleux phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la **Physique populaire**.

La **Physique populaire** est publiée en 100 livraisons à 10 centimes et en 20 séries à 50 centimes, format grand in-8° jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu franco en séries, à leur apparition, contre un mandat de 10 francs adressé aux éditeurs :

C. MARPON et E. FLAMMARION
26, rue Racine, Paris.

Aux Pianistes

Nous recommandons à nos lecteurs une nouvelle bibliothèque musicale qui fait fureur en ce moment, *Paris-Piano*. Cette luxueuse publication paraît les 1^{er} et 15 de chaque mois et donne dans chaque numéro deux morceaux de musique inédite pour piano, édités avec grand soin, livrés sous couvertures en couleurs.

Les partitions, de difficulté moyenne, sont écrites spécialement pour *Paris-Piano* par les meilleurs compositeurs du genre, MM. Emile Pessard, Gabriel-Marie, Jules Bordier, Colomer, Frantz Hitz, Luigini, Alexandre Georges, Le Rey, Desormes, Sudessi, Courras, Haring, Gay, etc., etc.

En outre chaque fascicule de *Paris-Piano* contient un supplément littéraire dû au grand talent de MM. François Coppée, Jules Claretie, Ludovic Halévy, Jules Sandeau, André Theuriot, Henri Gréville, Jacques Normand, Ernest Legouvé, Guy de Maupassant, Hector Malot, Pierre Véron ; des portraits de célébrités, une revue de la musique, du théâtre, de la mode, un courrier mondain, etc.

On peut hardiment prétendre que *Paris-Piano* est le dernier mot du progrès, du luxe, et du bon marché en édition musicale. Chaque

fascicule de *Paris-Piano* est vendu au prix sans précédent de 1 franc, chez tous les libraires et marchands de musique et contient environ 12 francs de musique à prix marqués.

Dans le but de faire connaître sa publication et à titre exceptionnel, *PARIS-PIANO* envoie franco un numéro spécimen, contre 30 centimes en timbres-poste adressés à l'éditeur, M. René Godfroy, 11, rue d'Hautville, à Paris.

LE MONDE ILLUSTRÉ

QUAI VOLTAIRE, 13, PARIS

Sommaire du dernier numéro.

GRAVURES. — Garden-Party, tableau de Jules Machard. — La Diffa, de Maurice Bompard. — Convalescence, de Henri Cain. — Les Enfants à travers les bois, de V. Brosik. — Défense d'un pont, de E. Berne-Bellecourt. — La bottelée d'herbes, à Freneuse, de J.-F. Bouchor. — L'Amour et Psyché, de Lionel Royer. — Entrée de Louis XI à Paris, de E. Tattetgrain. — Retour des Champs, de Emile Adam. — Vive la France, de G. Moreau de Tours. — Echouage par gros temps, de E. Chigot. — Le jour de saint Roch, de E. Debat-Ponsan. — En Alsace, de A. Dawant. — Les Danses françaises à travers les âges, de Aimé Morot. — Hallali de sanglier, de G. Busson. — Le Retour du régiment, de Julien le Blant. — La Souris, de C.-A. Corbineau. — Portrait de S. S. Léon XIII, de T. Chartran. — Bonne pêche, de Gabriel Gilbert. — Le repos en Egypte, de E. Flameng. — Le goûter sur l'herbe, de Réallier-Dumas. — Un Gueux, de G. Gérardin. — L'Auvergne, de E. Ehrmann. — Bergère lorraine, de L. Barillot. — Devant la Maternité, de A. Demarest. — Devant le Palais ducal, à Venise, de G. Clairin. — Portrait de Renan, de L. Bonnat. — Sur l'eau, de Bramtot. — Chant du soir, de Wagnez.

Paris : Les attentats des anarchistes. — Explosion du restaurant Véry. — Portrait de M. Véry, propriétaire du restaurant.

TEXTE. — Le Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Courrier des Beaux-Arts : Le Salon des Champs-Élysées, par Olivier Merson.

N'est-ce pas aller au-devant du désir intime de toutes les mères de famille que de leur donner le moyen certain de réaliser de sérieuses économies, tout en conservant l'élégance de leur toilette et de celle de leurs enfants ?

Elles y arriveront sans peine en s'abonnant au *Moniteur de la Mode*, le guide, aujourd'hui, le plus autorisé en matière de modes.

La précision des descriptions de chaque toilette, la beauté et l'exactitude des gravures si nombreuses dans chacun des numéros, l'utilité incontestable des patrons établis avec un soin tout particulier les dispenseront de recourir à des mains étrangères pour confectionner leurs vêtements et ceux de leurs enfants.

A côté de ces moyens pratiques, elles trouveront dans le *Moniteur de la Mode* une infinie variété de travaux de tous genres, des conseils pour l'ameublement de leur maison et, pour reposer leur esprit fatigué de tous ces travaux journaliers, les lectures les plus attrayantes et les plus variées.

Le *Moniteur de la Mode* est à la portée de toutes les bourses :

Prix d'abont à l'ÉDITION SIMPLE
(avec gravures coloriées)
Paris, Province, Algérie
Étranger, le port en sus.

Trois mois... 4 fr.
Six mois... 7 50
Un an... 14 fr.

Prix d'abont à l'ÉDITION n° 4
(sans gravures coloriées)
Paris, Province, Algérie
Étranger, le port en sus.

Trois mois... 8 fr.
Six mois... 15 »
Un an... 26 »

Abonnement d'essai pour 3 mois, 4 francs.

ABEL GOUBAUD, directeur, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Verandah)

Exposition universelle 1889
MEDAILLE D'OR
La plus haute récompense.

Exposition universelle 1889
MÉDAILLE D'OR
La plus haute récompense.

HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

Bonneterie pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

VÊTEMENTS SUR MESURE

Demandez dans tous les Cafés
ET PRINCIPAUX
ÉTABLISSE-
MENTS

MOKAOWA
Liqueur
DIGESTIVE
Dépôt Général :
LYON, 38, rue de Séze, 38, LYON

M^{ME} CHATELUX sage-femme
1^{re} cl., reçoit
des pensionnaires, q. Arceveché, 5, Lyon.

POUDRE PRIVAT

dite VERMIFUGE ROSE, marque
Éléphant, souveraine contre vers et con-
vulsions. Prix : 30 centimes.
DÉPÔT A LYON: Pharmacie du Ser-
pent, 32, rue Lanterne, et François,
21, place Bellecour.

SE TROUVE PARTOUT



THÉ
DES
MANDARINS
DÉPÔT GÉNÉRAL :
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes . . . 8 ^{fr} »	125 grammes . . . 2 ^{fr} 50
250 — . . . 4 50	50 — . . . 1 »

LA PHOTOGRAPHIE

des Photographies
Ou reproduction des Eux-fortes, Gravures,
Dessins, etc. — Prix : 0,75 c.
L'Abbé VEILLAS, à Vernaison (Rhône).

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON

PLANTES D'APPARTEMENTS


Le Régénérateur des plantes, engrais chimique concentré, pour l'alimentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse. Non seulement il donne aux plantes un aspect splendide, une floraison et une feuillaison étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées. Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la Boîte avec notice, 1 fr. 25.

DÉPÔT GÉNÉRAL : Aux Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, LYON

La maison de banque **CAMAU & C^{IE}** 48, r. Labryère, PARIS,
Achète et vend au comptant toutes valeurs françaises et étrangères,
cotées et non cotées ou dépréciées.
Renseignements financiers confidentiels fournis gratuitement.
N. B. — On demande des correspondants très sérieux.

Elixir, Pâte et Poudre
DENTIFRICES
Eugène BONNARIC
EN VENTE : chez tous les Coiffeurs-Parfumeurs.



REMÈDE POU DRE D'ABYSSINIE
d'EXISARD, à PARIS
Toux, Oppression, ASTHME, Bronchite, Catarrhe.
25 ans de succès, 3 Médailles d'or
La boîte 5 fr., la 1/2 boîte 3 fr. — DÉPÔT : Dans toutes les Pharmacies.

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.
Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.
Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

ADÉFIER des IMITATIONS
ET CONTREFAÇONS.

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par
conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau | Adhérente et invisible, elle donne au Teint
une Beauté et une fraîcheur naturelles.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants